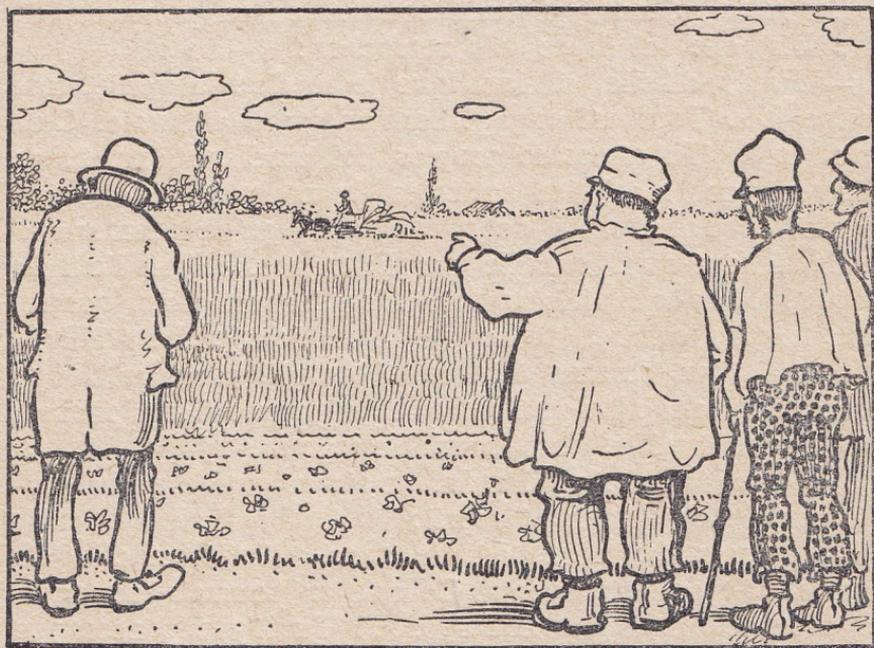




Paul veut être député.

Après ce brusque éclat, Paul se montra plus calme. Il est vrai qu'il rentra encore plusieurs fois ivre, mais il se contentait de gagner tranquillement son lit, sans invectiver sa femme. Fortin vint, comme jadis, visiter sa fille, mais était plus taciturne que jamais. Il avait visiblement du chagrin. Il s'entretenait peu avec son gendre, car Paul se montrait peu communicatif. Et l'hiver s'écoula...



La mère Ménard avait fait de vifs reproches à son fils, mais en vain. C'était son repos qu'elle avait pris comme prétexte, pour aller habiter le village, mais chaque jour elle était soucieuse, en songeant à l'avenir du Clos-feuillu.

Le printemps revint, et les machines agricoles de Paul

se mirent à l'œuvre. Elles travaillèrent admirablement, à la grande joie de leur propriétaire qui exhalta plus que jamais son énergie et son amour du progrès. Et, au temps de la moisson, les moissonneuses et les batteuses donnèrent également toute satisfaction. Beaucoup de paysans se rendaient au Clos-feuillu pour examiner la „nouveauité”. Cela combla Paul de joie.

— Voyez, s'écriait-t-il souvent, ma ferme se fait célèbre. Et le samedi, au marché, il payait des tournées, afin de pouvoir s'enivrer des éloges de ses flatteurs.

Le jeune fermier se mit en tête qu'il n'était plus en somme un laboureur, mais bien le directeur d'une ferme modèle. Et lorsque le temps du travail revint, il prit à son service un inspecteur, tandis qu'il jouait au monsieur. Chaque matin, il venait „A la Rose d'or,” chaque soir il y revenait, et, le jour, il se promenait dans ses terres, distribuant là des éloges, là des admonestations, mais partout des ordres.

La mère Ménard pleurait souvent en sa présence, et, une fois, elle lui fit de vifs reproches :

— Paul, dit-elle, il faut que je te dise la vérité, une bonne fois. Tout est engagé dans une mauvaise voie. Cela finira mal. Tu aimes le progrès, les améliorations, tu as fait venir des machines agricoles. Je ne veux pas dire que ce soit mauvais, mais de quelle façon qu'un fermier travaille, il faut qu'il travaille par lui-même. Il faut l'œil du maître ! Mais que fais-tu, toi ? L'on te voit trois, quatre, cinq fois au cabaret, tu bois à la maison, tu bois à Bruges, où, tout comme ici, tu es entouré par une troupe de flatteurs qui n'en veulent qu'à ta poche. Cet Alphonse, un ivrogne invétéré, est ton fidèle camarade !

— Mère, interrompit Paul... mais la veuve ne lui permit pas de continuer, et reprit :

— Je suis ta mère, dit-elle avec autorité, et c'est de mon devoir de te prévenir. Ce que tu pourrais gagner, tu le dépenses dans les auberges... Tu n'y dépenses pas seulement ton argent, mais ton temps, et tu négliges ta besogne. N'as-tu donc pas de pitié pour ta malheureuse femme, qui, il est vrai, ne se plaint jamais, mais se consume de chagrin ? Ne penses-tu jamais à ta mère, et aux parents de ta femme ? Crois-tu que nous n'aimions pas nos enfants ?

— Mère, il suffit, s'écria le fils. Partout la même chanson. Tout aussi bien que Fortin, tu prêtes l'oreille à des calomniateurs, jaloux de ma prospérité. Mais cela ne m'empêchera pas de continuer. Et si je veux fréquenter les auberges, cela ne regarde que moi.

— Pas même ta mère, Paul ? demanda-t-elle en sanglotant.

— Mais quel mal y a-t-il à cela ? Il s'agit de mes affaires ! Et lorsque je reçois un client, dois-je lui offrir un verre d'eau ? L'on me calomnie, et tu écoutes les mauvaises langues plutôt que ton propre fils ! Mais comme l'on m'y reproche d'être un ivrogne, je préfère ne plus revoir ma famille.

Et il quitta furieux, la demeure de sa mère.

Le soir, sa malheureuse femme eut à subir le contre-coup de cette scène. Julienne écouta, sans répondre, les reproches injustes et les imprécations de son indigne mari.

* * *

L'on allait procéder à l'élection d'un député. Il y allait avoir une élection au village. Quelques flatteurs de Paul, dont le savetier, le persuadèrent qu'il devait se porter candidat. Nul que lui était mieux qualifié pour aller défendre au parlement les intérêts des laboureurs. Les paysans devaient, eux aussi, avoir un représentant !

C'était farine au moulin, pour Ménard. L'on parlerait de lui, non plus seulement au village, mais dans tout le pays. Monsieur Paul Ménard, membre de la chambre des représentants, cela sonnait bien, ma foi !

Bref, le nom de Paul parut sur la liste des candidats. Il fallait travailler, à présent, pour gagner les suffrages des électeurs, et le meilleur moyen, c'était encore la boisson.

Les amis de Ménard parurent dans presque toutes les auberges et y régalerent largement les buveurs, avec l'argent de l'orgueilleux fermier.

Alphonse se distinguait entre tous. Il était non seulement le meilleur agent, mais aussi le meilleur buveur.

Finalement, le grand jour arriva. Le bourgmestre, un homme intelligent, était l'adversaire de Paul. Qui l'emporterait ?

Fort tôt, Paul se montra au village. Le patron du „Cheval blanc" avait déjà arboré son drapeau.

— C'est en votre honneur, monsieur Ménard, dit-il, car vous allez être élu, dit l'aubergiste.

Mais, une demi-heure après, il racontait à un ami du bourgmestre, que c'était en l'honneur de ce dernier que le drapeau claquait au vent.

— Ménard tombera, le fait est certain, assura-t-il.

Vers quatre heures, Paul rentra au Clos-feuillu. C'est là qu'il voulait attendre le résultat.

Alphonse lui tenait compagnie. Le couple buvait du vin à pleines rasades.

Combien lente était la marche des aiguilles de la pendule. Cinq coups... enfin... le résultat était connu.

— Encore un quart d'heure, et nous fêterons ton élection! hurla Alphonse, en vidant coup sur coup deux grands verres.

Le quart d'heure n'était pas encore écoulé, qu'André, le valet de ferme, promu à la dignité de courrier, arriva à la ferme. En route, il avait couru à perdre haleine, mais à présent il semblait avoir du plomb dans l'aile. Alphonse ouvrit vivement la porte.

— Eh bien? demanda-t-il.

André secoua la tête. Alphonse jura de colère.

— Paul n'est pas élu? rugit-il. C'est impossible, on s'est moqué de toi... c'est impossible, je le répète!

Ménard était devenu pâle comme un linge.

— Patron, je n'en peux mais, balbutiait le domestique, mais le bourgmestre a bien quatre cents voix de plus que vous.

Le candidat malheureux frappa la table du poing.

— Et dire qu'ils ont bu trois semaines durant à mes frais! cria-t-il.

— Mais je n'en crois rien, tout le monde était pour toi, reprit Alphonse.

— Mais, Paul, ne te fâche donc pas, implora Julienne.

— Va t'en, toi... ton père lui-même m'a combattu... mais ils ne connaissent pas encore Paul Ménard... non, ils ne le connaissent point encore... les lâches, les infâmes, les flatteurs! Vile engeance! boire à mes frais, et voter pour le bourgmestre!

Le village présentait une grande animation. Comme par enchantement, les maisons se pavoisèrent une à une. Le corps de musique s'empressa de sortir. Les auberges regorgeaient de monde, car le bourgmestre, lui aussi, faisait des libéralités. Bientôt, l'on se fut cru dans un village

de sauvages. L'on ne chantait plus. . . l'on hurlait. La bière coulait à flots. Femmes, jeunes filles, enfants même, tous buvaient à longs traits!

— Qui m'accompagne au Clos-feuillu? demanda un jeune paysan à moitié gris.

— Moi! moi! moi! firent plusieurs voix. Et bientôt une bande fut formée, qui, en sifflant, en poussant des cris sauvages, se dirigeait vers la demeure de Ménard.

Entretiens, Paul tâchait de noyer sa colère en buvant outre-mesure, imité par Alphonse. Julienne, enfermée dans la chambre à coucher, pleurait à chaudes larmes.

Tout à coup parvinrent à leurs oreilles le bruit de la sérénade des jeunes gens, qui, avant d'arriver à la ferme, s'étaient tus un moment, afin de réserver une surprise au candidat évincé.

— Vive le fermier mécanique! criait-on sur tous les tons. Et l'on frappait à tours de bras sur des vieilles casseroles, et l'on sifflait avec frénésie.

Paul se précipita comme un fou au dehors.

— Filez, cria-t-il, ou je tire! il tenait un revolver dans sa main crispée. Ah! vous venez vous moquer de moi...

— Vive notre député, cria-t-on encore

Tout à coup, une détonation éclata. . . et les manifestants se retirèrent en désordre.

— Croyez-vous que Ménard ne sait pas se défendre? reprit le fermier. Le premier qui reparait, je le tue.

Le silence se rétablit. Les paysans revinrent en désordre au village, pour reprendre la bachanale.

Mais, un heure après, deux gendarmes se présentèrent au Clos-feuillu.

— Nous devons faire procès-verbal! dit le brigadier, Vous avez tiré un coup de revolver.

— Faites procès-verbal là-bas! répondit rudement Paul, en montrant le village du doigt. Pourquoi n'étiez-vous ici, lorsque cette racaille est venu m'attaquer?

— Déposez plainte. . . tout sera examiné. . . reprit l'homme de la loi. Temps d'élection. . . les gens sont surexcités. Mais tirer des coups de feu, cela devient plus grave.

— Vraiment? Ménard doit de nouveau être le bouc émissaire. Mais, soit, interrogez-moi, que me voulez-vous?

Et, de bonne grâce, Paul répondit aux questions qui lui furent posées, et donna son revolver. Peu de temps

après, il fut appelé en ville, et condamné à une amende de vingt-six francs pour port d'arme prohibée. L'on avait tenu compte des circonstances... il y avait eu élection!

Maintenant, Ménard haïssait presque tous les villageois. Il avait espéré devenir le principal d'entre eux... et l'on l'avait évincé... on était venu le chahuter, chez lui... et au surplus, il avait encouru une condamnation.

— Qu'ils attendent... je dois devenir le plus grand cultivateur des environs... et alors ils seront abasourdis.

Entretemps, il cherchait sa consolation dans la boisson. Presque chaque soir, il était ivre. Et au dehors il fréquentait Alphonse. Celui-ci ne demandait pas mieux... Paul payait... et il ne lésinait pas.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -